principaux. On lui a promis sûreté et protection ainsi qu'à deux autres individus de sa famille à la condition qu'il les livrerait. Perfide lui-même, on avait bien de la peine à se confier à ses démarches. Mais enfin, par l'intrigue et l'astuce, on l'a amené au point de ne pouvoir reculer, ce qui devait faire le succès de l'opération. Cependant une difficulté presque insurmontable se rencontrait encore, c'était la dissémination de ces principaux brigands. Il s'agissait de les réunir ensemble et c'est ce qu'on a fait en effectuant des battues continuelles dans les différents points pour les renverser sur un autre où on avait particulièrement médité le coup. Comme tout avait été conduit avec la plus grande discrétion, tout a réussi à souhait. Aucun militaire n'a été blessé; on leur a pris des armes superbes et des munitions considérables ». Au bas de ce document on lit : « Le ministère de la police met à leur disposition, en toute circonstance, tous les fonds secrets dont ils ont besoin. » — Les six prisonniers furent fusillés.

Archi. nat., F/7, 3.241.

Blottaie (la), f., c^ne^ du *Genest*. — *Cass.* = vill., c^ne^ d'*Olivet*. — *Cass.*

Blottaie (la Grande et la Petite-), h., c^ne^ de la *Rouaudière*. — *Cass.*, f. et chât. — Simple petit manoir avec tourelle ; actuellement à M. de la Blotais, de Gesté en Anjou.

Blottay (le), f., c^ne^ de *Bouchamp*.

Blottière *(Louis-Pierre)*, sculpteur de grand talent, né à Saint-Aignan-de-Couptrain, le 24 septembre 1808, d'une patriarcale famille. Son grand-père, Charles B., cultivateur, avait eu de son mariage (1743) avec Françoise Mulot, six enfants. Jean-Baptiste, le plus jeune, qui se destinait à l'état ecclésiastique quand la Révolution éclata, consacra sa vie à l'instruction des enfants de Saint-Aignan, et mourut à la Censive, le 24 février 1848, après avoir rétracté les erreurs anti-concordataires qu'il avait embrassées par excès de zèle et de rigorisme. Françoise, Renée et Marguerite B., sœurs de la Chapelle-au-Riboul, fondèrent, après la Révolution, à Saint-Aignan, une école gratuite de filles, qu'elles dirigèrent de longues années avec dévouement. La plus jeune, Marguerite, mourut à Évron (1833) en odeur de sainteté. François, le père de notre artiste, charron de son métier, partit jeune encore pour Honfleur où il travailla à la construction des vaisseaux. Devenu très habile ouvrier, il se fixa à Saint-Aignan et se maria à Marthe Bricard, d'une chrétienne et charitable famille du Ribay.

Louis-Pierre, le futur sculpteur, dernier né de leurs quatre enfants, élevé par son oncle, Jean-Baptiste, le maître d'école de la Censive, manifesta dès ses premières années ses goûts artistiques. Il passait ses récréations à sculpter, avec les outils de son père, des objets de piété

Audemer, où il put étudier le dessin, la géométrie et se livrer à des travaux plus soignés. Rentré au pays natal en 1828, Louis-Pierre fut chargé d'exécuter des travaux dans un château voisin, et fit preuve d'une habileté qui attira sur lui l'attention des connaisseurs. La supérieure des sœurs d'Évron, venue au château pour faire visite, fut frappée, comme les autres, de la perfection du travail et obtint de l'ouvrier la promesse de venir, en temps voulu, meubler la chapelle de la communauté, alors en construction. Louis Blottière partit ensuite pour Paris et parvint à entrer dans l'atelier d'un patron qui travaillait pour les châteaux royaux. Sa journée finie, il suivait assidûment les cours publics de dessin. Son professeur, frappé de ses rares aptitudes, lui conseilla de joindre la pratique à la théorie. Louis Blottière se mit aussitôt à l'œuvre et, dans la petite mansarde qui lui servait de logement, entreprit une chaire à prêcher, réduite au dixième, résumant dans ses formes les plus grandes difficultés. Ce petit chef-d'œuvre, accompli après un mois d'un travail continu et au milieu des plus grandes privations, fit l'admiration du professeur. Encouragé par ce premier succès, l'artiste était résolu de se fixer à Paris, lorsqu'une lettre de la supérieure d'Évron vint lui rappeler ses promesses et l'enlever à ses études. Ce fut un bonheur pour lui, car dans les ateliers industriels où il travaillait il ne fût pas devenu l'artiste original et religieux que l'on connaît.

Le petit logement qu'il vint occuper, le 24 février 1836, avec son neveu âgé de quinze ans, dans l'enclos de la communauté et où il vécut pendant dix ans d'une vie monacale, partagée entre la prière et un labeur constant, était le vrai milieu qui convenait à son talent méditatif.

La chapelle à peine achevée qu'il s'agissait de meubler n'a malheureusement aucun caractère, aucun style, rien qui puisse inspirer un artiste. Blottière l'enrichit au moins d'un mobilier incomparable. La chaire en marqueterie, qui fut son premier travail, ne sortait pas du genre des travaux alors en vogue. Une rencontre fortuite donna heureusement à son talent une autre direction. Le père Arthur Martin, jésuite de la maison de Laval, vint donner une retraite à la communauté; il vit l'ouvrier, lui fit part de ses idées, alors bien nouvelles, sur le retour aux traditions de l'art du moyen âge religieux et trouva en lui un disciple aussi docile qu'intelligent. La stalle de la supérieure fut le fruit de ces premières leçons. L'abbé Tournesac continua, dans le même ordre d'idées, l'éducation artistique du jeune homme en se faisant accompagner par lui dans un voyage d'études archéologiques. C'est au retour de cette excursion fructueuse que fut entrepris et exécuté le maître-autel, presque sans dessins préalables, fruit des méditations du vieux artiste dont on suit

du célébrant, où s'accuse le désir d'imiter directement la nature ; enfin dans les deux reliquaires, les girandoles en feuilles de choux frisés, les merveilleux chandeliers où se marient et s'enlacent le froment, la vigne et les roseaux, symboles du pain, du vin et de l'eau du sacrifice. La croix offre toutes les mêmes qualités, les mêmes défauts si l'on veut, en supposant que ce soit un défaut de rechercher toutes les difficultés pour les vaincre avec tant de bonheur et pour une destination si sainte. Chacun des six chandeliers représente cent vingt journées d'un travail pour lequel l'artiste se contentait d'un salaire de deux francs. Prosper Mérimée, venu à Évron étudier les peintures murales de la chapelle Saint-Crespin, visita Blottière dans son modeste atelier et voulut inutilement l'attirer à Paris.

C'est alors que la noblesse de la Mayenne, ayant formé le projet d'offrir un souvenir à la princesse de Lucques, sœur d'Henri V, à l'occasion de son mariage, demanda au sculpteur le plan d'un prie-Dieu monumental. Le dessin fut approuvé et le travail commandé officiellement le 16 juillet 1846. Avant de l'entreprendre et de transporter son atelier au Mans, M. Blottière et ses deux neveux allèrent faire une retraite au Port-du-Salut. A Évron, du moins, l'artiste n'avait aucune préoccupation matérielle; il en fut tout différemment au cours de l'exécution de son prie-Dieu et quand il eut à pourvoir aux frais d'un atelier nombreux. Pendant qu'il s'épuisait en recherches, en études, en combinaisons, le travail n'avançait qu'au prix de sacrifices, et au milieu de déceptions qui eussent découragé un artiste moins convaincu et un chrétien moins confiant dans la Providence. L'œuvre encore inachevée, le comité mayennais se dégage de sa parole ; une souscription est ouverte dans la province ecclésiastique de Tours pour offrir au pape le prie-Dieu resté pour compte; elle donne seulement 32.525 fr., alors que le prix de revient était de 33.113 fr. ; au cours du voyage de Rome, Blottière se voit réduit à engager au Mont-de-Piété ce qu'il possède encore. Mais accueilli et béni par Pie IX avec la bonté ordinaire du grand et bon pape, il se trouve assez payé de toutes ses fatigues et consolé de ses déboires. Le meuble, installé dans la bibliothèque du Vatican, mérite tous les éloges qu'on en a faits.

Blottière, après en avoir combiné le plan, en confia la menuiserie à des ouvriers habiles, la sculpture à ses deux neveux, et se fit lui-même statuaire pour décorer et animer l'ensemble du monument. Un soldat fut le modèle complaisant sur lequel il prit les moulages qui lui servirent pour les nus ; des maquettes drapées par lui représentèrent les personnages qu'il voulait reproduire. S'il n'atteignit pas la perfection du modelé, ni l'admirable naïveté des maîtres anciens, il ne fut jamais vulgaire. Son saint Louis, drapé

flamboyant qui lui permettait de donner carrière à tous les caprices de l'imagination, est accompagné d'un vaste retable au milieu duquel s'ouvre en perspective une chapelle de deux travées et que surmonte un riche couronnement. Impossible de la décrire dans le détail. M. l'abbé Bourassé, appelé par l'archevêque de Tours à donner son avis, conclut par ces quelques lignes : « En résumé, le prie-Dieu monumental composé et exécuté par M. Blottière est une œuvre artistique du plus grand mérite et de la plus grande distinction. Il existe peut-être des meubles en menuiserie sculptée aussi parfaits, nous ne croyons pas qu'il y en ait de supérieurs ». La croix de Saint-Grégoire-le-Grand fut la récompense honorifique de l'artiste chrétien.

Rentré dans son atelier, Blottière se donna plus que jamais à la tâche qu'il avait assumée comme une vocation, la décoration des églises que des architectes mieux inspirés restauraient ou reconstruisaient alors dans le style et suivant les inspirations des créateurs de l'architecture française et chrétienne. Il fut pour le mobilier le premier et, pendant trente ans, le plus habile et le plus fécond des rénovateurs de l'art religieux. Cette tâche supposait de sa part une somme de travail incalculable. Les architectes s'en rapportaient absolument à lui ; chaque objet devait être créé à nouveau et le plan n'en servait qu'une fois. Aussi la collection de dessins qu'il a laissée est-elle extrêmement précieuse. Par ailleurs le désir qu'il avait de faire très bien, l'absence de toute idée de spéculation, la difficulté d'estimer à l'avance des travaux qui ne s'exécutaient qu'une fois, donnaient naissance à des mécomptes presque journaliers qui se traduisaient par des pertes pour l'ouvrier. Les commandes se multiplièrent pourtant et devinrent de plus en plus importantes. On ne peut signaler que les principaux ouvrages exécutés depuis : le buffet d'orgue d'accompagnement à la cathédrale du Mans, 1856 ; la chaire de Saint-Taurin d'Évreux, dont le symbolisme se rapportait aux diverses manifestations de la parole et de la révélation divine, depuis [illegible] jusqu'à Notre-Seigneur, 1856 ; le banc d'œuvre également monumental qui compléta, en 1871, cette grande leçon, en représentant l'Église avec ses docteurs ; les cent vingt-deux stalles du séminaire de Séez, dans la décoration desquelles il fit figurer en évidence toutes les vertus du clerc et du prêtre, et, aux miséricordes, les vices opposés ; l'ameublement du chœur et de la sacristie, qui suivit de près ; douze stalles pour l'église de Saint-Taurin d'Évreux, commencées en 1866 et livrées en 1870, ayant pour thème décoratif la louange de Dieu répartie dans les douze mois de l'année, chantée par les représentants des douze tribus d'Israël et exprimée par les sentences du psaume *Benedicite* ; les signes du zodiaque qui occupaient les miséricordes furent ex-

trie, à Beaugency, le 8 décembre 1870. La chaire, le banc d'œuvre, la balustrade des tribunes de Saint-Julien de Caen, sont de l'année 1871. Enfin une œuvre grandiose terminera cette nomenclature, c'est la chaire de la cathédrale de Rouen, haute de 10 mètres, composée d'une tribune centrale pour l'évêque et de deux latéraux pour ses assistants. Le style du XIIIe s. est en parfaite harmonie avec celui de la basilique, l'exécution irréprochable ; le Christ bénissant, la scène de la Pentecôte et le Sermon sur la montagne sont des plus beaux travaux de l'artiste. L'inauguration eut lieu le 27 octobre 1877, après trois ans de travail.

A cette époque, l'atelier comptait, outre son chef, les membres de la famille Reboursier et plus de vingt menuisiers ou sculpteurs ; et c'est un beau tableau que celui de tous ces braves gens réunis au pied du dernier chef-d'œuvre sorti de la maison. Le bon vieillard est là, régnant par la bonté, entre ses deux neveux, dont le respect fut plus que filial, sur ses ouvriers qui, pour lui, continuaient sa famille. Depuis lors, les temps moins favorables, la multiplicité des ateliers, la réserve qu'on avait toujours mise chez M. Blottière à ne solliciter aucune commande, amenèrent, graduellement, une diminution notable dans les travaux et dans le personnel. Le maître le constatait sans s'attrister, travaillant toujours, priant davantage encore. Puis, le 2 septembre 1884, quand il se fut habillé pour se rendre avant cinq heures à l'église, comme il en avait l'habitude, il fut frappé, en prière, du mal qui l'emporta le jour même. Il avait donné l'exemple de ce que peut le travail animé par une piété d'anachorète. Il y a là plus d'enseignements que dans les meilleurs livres, autant de poésie que dans les œuvres les mieux inspirées. Le labeur quotidien de l'humble artiste fut une hymne au Seigneur, suivant sa devise : *Qui laborat magnificat.* — 54 autels, 21 tabernacles, 78 chaires, 7 bancs d'œuvre, 964 stalles, 26 châsses, 86 confessionnaux, 7 buffets d'orgue, tout cela peuplé de statues et statuettes, ne sont qu'une partie de son œuvre, qui ne l'enrichit que devant Dieu. M. Reboursier a rédigé une biographie détaillée de son oncle, qui doit rester manuscrite dans sa famille pour y être une leçon permanente et un titre glorieux.

Voir : *Semaine du Fidèle*, t. VIII, p. 836 ; t. XII, p. 329 ; t. XV, p. 1.005 ; t. XXIII, p. 128. — Blin, *Vie d'Henri de Moré*, p. 194.

Blottinière (la), f., cne de *Saint-Fort*.

Blouin *(Joseph)*, né à la Jumelière, le 6 janvier 1748. Après avoir fait ses études au collège de Château-Gontier, dont son grand oncle était principal, il y fut professeur pendant quelque temps, puis alla enseigner la rhétorique au collège de Beaupréau, 1784. Il est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à l'usage des collèges.

C. Port, *Dict. de M.-et-L.*, t. I, p. 371.

Blourie (la), f., cne de l'*Huisserie*.

Blousière (la), h., cne de *Landivy*.

Blozé, f., cne de *Montenay*. — *Cass.*

Blusse (la), f., cne d'*Athée*.

Bluterie (la), f., cne de *Saulges*. — *Cass.*

Blutière (la), f., cne de *Gennes*. = f., cne de *Saint-Denis-d'Anjou*.

Blutourne, lieu seigneurial en Cosmes ou Simplé, au seigneur du Bourg-l'Évêque, 1730.

Bobardière (la), f., cne de *Quelaines*.

Boberie (la), f., cne d'*Origné*.

Boberil (du), famille noble de Bretagne, propriétaire de la terre seigneuriale de ce nom, près Tréguier, qui blasonne : *d'argent à trois ancolies d'azur, posées 2 et 1, les tiges fichées en haut.* René, marquis du Boberil, devint seigneur de Beauchêne, en Saint-Saturnin-du-Limet, que ses descendants possèdent encore, par son mariage, en 1786, avec dame Renée de Juigné.

Bobichais (la), vill., cne de *Bourgon*.

Bobinière (la), cne d'*Entrammes*.

Bobonnière (la), f., cne de *Loiron*. — Gilles Veillard et Anne Goupil, sa servante, y furent assassinés en 1790.

Bocage (le), éc., cne de *Fougerolles*. = éc., cne de *Lassay*. = f., cne de l'*Huisserie*.

Bocagerie (la), f., cne de *Pommerieux*.

Bochard, cne de la *Poôté*. Voir *Plessis-Bochard*.

Bocher *(Michel)*, prêtre et maître de musique à Laval, 1647.

Arch. de la M., E. 364.

Bodan, f., cne de *Saint-Saturnin-du-Limet*. — *Cass.*

Bodangère (la), éc., cne de *Livré*. — *Cass.*, vill. — *Les Boudangères*, 1549 (Chartrier de la Roë), d'après le *Dict. topog.* — En sont sieurs : René Hoisnard, mari de Benoiste Haigron, 1530 ; Julien Hoisnard, mari de Jeanne Chevillard, 1571 ; René Hoisnard, mari de Roberde Rivault, 1596 ; Pierre Hoisnard, 1647 ; Guill. Lefebvre, 1668 ; Robert Noyer, acquéreur, 1676.

Bodard (le), f., cne de *Ruillé-Froidfont*.

Bodard, famille d'artistes lavallois, sculpteurs, statuaires et peintres. Elle est ancienne dans le pays, témoins ces vers de Le Doyen :

> Et celui an (1521) sans nulle replicque,
> Maistres Jehan Pivert et Bodart,
> Du paradis prindrent leur part.

Les registres paroissiaux mentionnent les Bodard de Laval, au XVIe et au XVIIe s. = *(Claude)*, que je trouve signalé le premier avec la qualité de sculpteur, paraît en 1638 à Renazé, comme parrain de Claudine Bodard, fille de Mathieu B. et de Charlotte Lecomte. = *(Jean)*, marchand sculpteur, paroissien de la Trinité, fait contrat le 30 octobre 1667, devant Poltier, notaire, avec Gervais Chefd'homme, dit *Lalande*, jardinier